

Hemingway, l'écriture, les taureaux et moi

Quand j'avais dix-sept ans... J'ai décidé de devenir écrivain. Une rédaction notée dix sur dix était à l'origine de cette vocation. Elle racontait une histoire de pêche au gros qui s'inspirait un peu beaucoup du "Vieil homme et la mer." Depuis ce jour, je n'ai cessé d'écrire.

Bien, mais à part ça ? Dix-sept ans, c'était donc en 1992. J'ai consulté la page Wikipédia et, étrangement, je ne me souviens d'aucun des événements qui ont marqué cette année-là (hormis l'Eurofoot). Mon actualité, c'était avant tout une sacrée bande de copains et nos profs. Ces derniers étaient en quelque sorte nos références, les figures allégoriques de notre société, un peu comme les divinités de la mythologie dans le système solaire, et notre passe-temps favori était de les singer.

Quels étaient nos autres loisirs ? Internet en était à ses balbutiements et la seule fenêtre sur le monde était la télévision que nous enclenchions surtout les soirs de Ligue des Champions. Nos occupations n'avaient donc rien de virtuel et peuvent être perçues aujourd'hui comme l'ébauche primitive des réseaux sociaux. Elles consistaient, par exemple, à se jeter en bande sur une victime longuement désignée par avance pour pratiquer le "wentch" (c'est à dire lui enfoncer le slip dans la raie du derrière) ou à se mettre en cercle autour d'une bouteille de coca vide en proférant des incantations pour attirer l'attention des passants. Un anthropologue verrait dans ces pratiques une forme d'esprit clanique qui tend à établir des rituels dans le but de se forger une identité.

Une identité... On y vient. Notre prof d'Allemand parlait du "Bildungsroman". N'est-ce pas de là que prend forme toute sorte d'écriture ?

Donc, j'écrivais. Essentiellement des histoires de toreros. Encore l'influence Hemingway. Le type qui montre qu'il a des couilles. "Mort dans l'après-midi", "Pour qui sonne le glas", "En avoir ou pas." Tels étaient mes livres de chevet. Je m'en inspirais, persuadé que l'écriture n'était pas une question de talent, d'intelligence ou de cœur, mais l'affaire de quelque chose qu'on a dans le ventre et qui doit sortir.

A dix-sept ans, j'écrivais mon premier roman intitulé "Histoire d'un bestiaire", racontant la vie bercée d'illusions d'un torero minable. En voici un extrait:

"... Puis Aladren arriva et tua le gros taureau en quatre coups d'épée, sous les huées d'un public trop bien lancé dans sa fureur. La bête n'avait pas voulu mourir. Il avait eu beau frapper et frapper encore, elle était restée agenouillée, sans rien essayer pour sa défense. Elle avait seulement attendu la mort ainsi, sans la désirer ou la repousser, avec l'unique désir de rester debout."

J'ai présenté ce manuscrit à un concours d'été. J'avais de la chance: Jacques Chessex, notre Goncourt national, était un aficionado de tauromachie. Par la suite, mon prof de Français m'a fait comprendre que je n'avais pas besoin d'aller chercher aussi loin que la mort dans les arènes. La vie au quotidien était une source d'inspiration, avec ses personnages romanesques, ses héros malgré eux et cette campagne hérissée que la lumière prend à rebrousse-poil.

Je ne sais pas dans quelle mesure ces premiers pas en littérature ont influencé mon écriture d'aujourd'hui. Je me retrouve peut-être dans la démarche de ce jeune homme qui se lève au milieu de la nuit, poussé par un élan de liberté. Il passe à travers un monde, une société enfermée dans ses carcans, comme si tout cela n'était qu'un mirage, l'antichambre d'une autre réalité. Il poursuit un but qu'il ne discerne pas encore et qui se situe quelque part à l'infini.